

***** P A P I V O R E *****

«Je vous écris...»

● *Entre Constantinople et la France, un échange de lettres où l'histoire se lit en filigrane.*

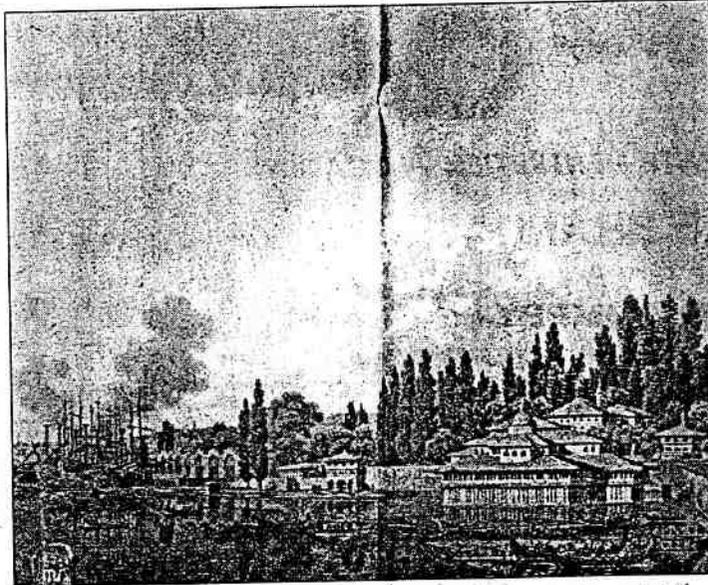
Le 2 septembre 1856, le «Sinaï» quitte le port de Marseille, cap sur Constantinople. A son bord, deux jeunes femmes qui portent le même prénom, Marie.

Marie Thouvenel, épouse de l'ambassadeur de France auprès de la Sublime Porte, part rejoindre son mari. Il est en poste à Istanbul depuis une année. Marie, réputée de santé fragile, supportera-t-elle la traversée, puis le climat de Constantinople? Et son petit Loulou, âgé de 3 ans?

L'ambassadrice est accompagnée de sa cousine, Marie de Melfort. Féru de peinture et de littérature, celle-ci compte trouver dans ce dépaysement matière à nourrir ses jeunes talents. Cette espérance sera comblée puisque son séjour à Constantinople lui inspirera un livre.

Point d'ancrage

Lorsque le trio débarque, après un voyage agréable, Istanbul se remet de la guerre de Crimée. L'Etat turc est en quête de réformes et de modernité. Il s'interroge sur sa place au sein de



Stamboulrive Asie, vers 1840.

n.bouvier/metropolis

la «famille européenne», dans le «concert des nations européennes». Des questions qui, un siècle et demi plus tard, s'avèrent toujours d'actualité.

Eloignée de son pays, Marie Thouvenel y a gardé un point d'ancrage. Henriette Cuvillier-Fleury, la sœur de son mari, est sa confidente. Tout au long

des deux ans de son séjour, l'ambassadrice l'inonde de lettres. A ces missives se joignent, de temps à autres, quelques messages adressés à Henriette par l'autre Marie.

Inédit

Cette volumineuse correspondance figure parmi les «Papiers

Thouvenel» déposés aux Archives nationales de France. Elle fait aujourd'hui l'objet d'un livre, publié aux Editions Metropolis. Son auteur, Nora Seni, utilise ces lettres inédites pour analyser – en un essai à la fois dense et clair – le passage de l'Empire ottoman à la modernité, ainsi que ses relations avec l'Europe.

Car Marie Thouvenel ne dit rien – ou si peu – à sa confidente sur les épisodes politiques vécus par son ambassadeur de mari. Tout au plus fait-elle des allusions à diverses tracasseries, à la fatigue de son conjoint et à son peu de disponibilité pour sa famille.

Froufrous et plaintes

L'essentiel de ces missives, qui se lisent avec plaisir, évoque des sujets plus frivoles. Madame l'ambassadrice expose ses problèmes de protocole et, souvent, de tenues vestimentaires. Comme elle ne trouve rien sur place qui la satisfasse, la pauvre Henriette devient sa commissionnaire attirée. Pourrais-tu avoir la très grande obligeance de me faire parvenir une toilette «simple et éco-

nomique», et une autre, de bal? Et aussi un petit costume pour Loulou, de l'huile pour les cheveux, des bas de laine, une douzaine de paires de gants, un corsage, quelques bonbons...

Marie Thouvenel se trouve «un air bien arriéré» depuis qu'elle est «loin du progrès de la civilisation». Elle ne manque pas une occasion de pester contre sa terre d'exil, ce «pays de sauvages» où elle s'ennuie... mais éclate de santé. Elle déteste «l'infect Péra», sa résidence d'hiver, lui préférant Thérapia, où la famille passe la belle saison.

L'épouse de l'ambassadeur se plaint de son séjour ottoman. Mais au moment de baptiser son deuxième fils, né là-bas, elle nomme le cher petit être Constantin, pour lui rappeler «sa lointaine patrie».

Son retour au pays, en septembre 1858, sera pour Marie comme une délivrance. Elle en profitera peu, mourant en 1866, la même année que son mari. Les Cuvillier-Fleury prendront soin des deux enfants. (mg)

«Marie et Marie - Une saison à Constantinople 1856-1858», Editions Metropolis, Genève: